

SANS
NOUVELLES
DE
TOI

DU MÊME AUTEUR CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Dis-moi que tu m'aimes, 2015

Joy Fielding

SANS
NOUVELLES
DE
TOI

*Traduit de l'anglais (Canada)
Par Jean-Sébastien Luciani*

Michel
LAFON

Titre original
She's not there

© Joy Fielding, Inc, 2016. Tous droits réservés.
Publié avec l'accord de William Morris Endeavor

Éditions Michel Lafon, 2016, pour la traduction française.
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.michel-lafon.com

À Hayden et Skylar

Aujourd'hui

Il était à peine huit heures du matin, et le téléphone sonnait déjà. Caroline reconnut la mélodie particulière à trois tons qui indiquait un appel longue distance, même avec la porte de la salle de bains fermée et la douche qui coulait. Elle choisit de l'ignorer, se disant que c'était soit un téléprospecteur, soit la presse. Les deux options étaient détestables, mais à choisir Caroline aurait préféré les téléprospecteurs. Ils n'en avaient qu'après votre argent. La presse voulait votre sang. Même après tout ce temps.

Quinze ans demain.

Elle plaça sa tête sous le jet d'eau chaude, laissant dégouliner la mousse de son shampoing sur ses yeux fermés. Ce n'était pas juste. Comment quinze ans de journées interminables et de nuits sans sommeil avaient-ils pu passer si vite ? Elle aurait pensé qu'au moins la curiosité du public à son égard se serait calmée à présent. Mais au contraire, cet intérêt avait augmenté à chaque anniversaire. Des journalistes appelaient pendant des semaines, certains d'aussi loin que du Japon ou d'Australie : à quoi ressemblait sa vie aujourd'hui ? Y avait-il de nouvelles pistes ? Un nouvel homme ? Un autre suicide, peut-être ? Entretien-elle toujours l'espoir de revoir sa fille ? La police la considérait-elle toujours comme suspecte dans la disparition de son enfant ?

Sauf que Samantha ne serait plus une enfant aujourd'hui. Quand elle avait disparu de son landau sans laisser de trace dans un chic hôtel mexicain, pendant que, d'après la presse, « ses parents prenaient du bon temps pas très loin, dans un restaurant avec des amis », elle avait à peine deux ans. Elle en aurait dix-sept aujourd'hui.

En supposant qu'elle soit toujours en vie.

Alors, pour répondre à certaines de leurs questions, il n'y avait pas de nouvelles pistes, elle ne cesserait jamais d'espérer, elle ne se souciait plus de ce que la police pensait d'elle, et sa vie irait beaucoup mieux si les vautours de la presse la laissaient tranquille.

La tête penchée, l'eau coulant sur son nez et ses joues, Caroline leva le bras pour couper l'eau, soulagée que la sonnerie intrusive du téléphone ait cessé. Elle savait que ce répit était temporaire. Quiconque avait appelé appellerait de nouveau. Ils rappelaient toujours.

Elle s'avança sur le sol chauffé de sa salle de bains en marbre blanc veiné de gris puis s'enveloppa dans son peignoir en éponge blanche. De la paume, elle essuya la buée sur le miroir au-dessus du lavabo à double vasque. Une femme de quarante-six ans aux cheveux bruns mouillés et aux yeux verts fatigués la regardait. Loin de la « magnifique jeune femme réservée aux yeux hantés » que les journaux avaient décrite au moment de la disparition de Samantha. En réussissant à faire de « magnifique » et « réservée » des mots laids et accusateurs. Vers le cap des dix ans, « magnifique » était devenu « frappante », et « réservée » s'était changé en « distante ». Et l'an dernier, un journaliste l'avait réduite à une « femme entre deux âges toujours séduisante ». Sanctionnée d'un maigre compliment, mais sanctionnée quand même.

Peu importe, elle avait l'habitude.

Caroline s'essuya vigoureusement le cuir chevelu à l'aide d'une épaisse serviette blanche et regarda sa nouvelle coupe tomber mollement jusqu'à son menton. Le coiffeur avait promis que ça la rajeunirait, mais c'était compter sans la nature bornée de ses cheveux, si fins qu'ils refusaient de faire quoi que ce soit sinon pendre comme ça. Caroline prit une grande respiration, elle pariait que les coupures de presse du lendemain la décriraient probablement comme l'« autrefois très belle Caroline Shipley, mère de Samantha, la petite fille disparue ».

Cela comptait-il vraiment, ce à quoi elle ressemblait ? Aurait-elle été moins coupable – de négligence, d'être une mauvaise mère, de *meurtre* – au tribunal de l'opinion publique si elle avait été moins attirante qu'elle ne l'était à l'époque de la disparition de sa fille ? Elle avait été examinée sous toutes les coutures par la presse, de la forme de ses pommettes à la longueur de ses jupes, de l'éclat de ses cheveux, mi-longs à ce moment-là, à la brillance

de son rouge à lèvres. Même la sincérité de ses larmes avait été mise en doute, un tabloïd avait écrit qu'à une des conférences de presse, son mascara était resté « curieusement intact ».

Son mari n'avait reçu qu'une minuscule part du vitriol qu'on lui avait jeté. Aussi charmant qu'il ait pu être, il y avait une banalité dans son physique sympathique qui lui évitait d'être dans le collimateur. Il était décrit comme un père qui avait « du mal à tenir le coup, accroché à sa fille aînée, Michelle, une enfant de cinq ans au visage d'ange », sa femme se tenant « raide comme un piquet derrière eux, distante et à l'écart ».

Et cela sans même parler du fait que c'était à l'initiative insistante de Hunter qu'ils étaient sortis ce soir-là, alors que la baby-sitter qu'ils avaient engagée leur avait fait faux bond. Sans même parler du fait qu'il avait quitté Mexico pour retourner à son cabinet juridique à San Diego à peine une semaine après la disparition de Samantha. Sans même parler de la fameuse goutte d'eau qui fait déborder le vase, la dernière trahison qui avait enterré leur mariage une fois pour toutes.

Sauf que ça aussi, c'était sa faute à elle.

« Tout est ma faute », dit Caroline à son reflet, sortant son sèche-cheveux du tiroir sous le lavabo pour le pointer sur sa tête comme une arme. Elle pressa le bouton On et s'envoya une rafale d'air chaud directement dans l'oreille.

La sonnerie retentit presque immédiatement. Il fallut une seconde à Caroline pour prendre conscience que c'était le téléphone. Une longue sonnerie, suivie de deux plus courtes, signalant un autre appel longue distance. « Laissez-moi tranquille ! », cria-t-elle en direction de sa chambre. Puis « Et merde ». Elle arrêta le sèche-cheveux et se dirigea vers le combiné, l'attrapa sur la table de chevet à côté du lit king-size, prenant garde à ne pas trop regarder le journal du matin posé sur les draps défaits. « Allô. »

Un silence, suivi par la tonalité occupé.

Génial. Elle reposa le téléphone sur son socle, les yeux inexorablement attirés par la une du journal. Là, près de la redite annuelle de tous les faits horribles et des sous-entendus sordides imprimés ces quinze dernières années, la répétition de tous les détails salaces – Adultère ! Suicide ! – se trouvait une grande photo de Samantha à l'âge de deux ans qui lui souriait, à côté du portrait de ce à quoi sa fille pourrait ressembler aujourd'hui, tracé

par un dessinateur. Des dessins similaires avaient été publiés partout sur Internet ces deux dernières semaines. Caroline s'écroula sur son lit, ses longues jambes trop faibles pour la soutenir. Le téléphone sonna de nouveau et elle tendit le bras avant que la première sonnerie ne soit terminée. « S'il vous plaît. Laissez-moi tranquille », dit-elle.

« J'en déduis que tu as vu le journal de ce matin », dit la voix familière.

C'était la voix de Peggy Banack, directrice de l'hospice Marigold, un établissement de douze lits pour malades en fin de vie au cœur de San Diego. Peggy était sa meilleure amie depuis trente ans, et la seule qui lui restait depuis quinze.

« Difficile de passer à côté. »

Caroline lutta encore pour ne pas regarder la une.

« Ce trou du cul écrit la même chose tous les ans. Ça va ? »

Caroline haussa les épaules.

« Je crois. Où es-tu ? »

« Au boulot. »

Évidemment, pensa Caroline. Où aurait pu être Peggy à huit heures un lundi matin ?

« Écoute, je déteste t'embêter avec ça, dit Peggy, tout particulièrement maintenant... »

« Quoi ? »

« Je voulais savoir... Est-ce que Michelle est déjà partie ? »

« Michelle est chez son père. Elle passe beaucoup de temps là-bas depuis que le bébé... (Caroline prit une profonde inspiration pour se retenir de vomir.) Est-ce qu'elle était censée travailler ce matin ? »

« Elle est sûrement en route. »

Caroline hocha la tête et tapa le numéro de portable de Michelle dès qu'elle eut dit au revoir à Peggy. Même quelqu'un d'aussi borné et d'autodestructeur que sa fille n'était sûrement pas assez bête pour sécher les travaux d'intérêt général auxquels la cour l'avait condamnée.

« Salut, c'est Micki, disait la voix de sa fille dans un souffle à peine reconnaissable. Laissez un message. »

Pas même un « s'il vous plaît », pensa Caroline, irritée par le diminutif Micki, se demandant si c'était dans ce but que sa fille l'avait choisi. « Michelle, dit-elle en insistant, Peggy

vient d'appeler. Il semblerait que tu sois en retard pour ton service. Où es-tu ? » Elle reposa le téléphone, prit une grande inspiration et appela la ligne fixe de Hunter, décidée à ne pas céder au pessimisme. Peut-être le réveil de sa fille était-il en panne. Peut-être son bus était-il en retard. Peut-être était-elle, à cet instant même, en train de passer la porte de l'hospice ?

Ou peut-être avait-elle découché après être sortie faire la fête hier soir, suggéra sans qu'on lui demande rien la voix du réalisme. Peut-être qu'elle en avait repris un petit dernier plusieurs fois avant de prendre le volant, au mépris de sa récente condamnation pour conduite en état d'ivresse et de sa suspension de permis. Peut-être que la police l'avait interpellée, ruinant l'accord obtenu par son père avec le substitut du procureur, accord qui lui évitait la prison en échange de plusieurs centaines d'heures de travaux d'intérêt général. « Nom de Dieu, Michelle. Es-tu à ce point irresponsable ? » Caroline ne réalisa qu'en parlant que quelqu'un avait décroché.

« Caroline ? », demanda son ex-mari.

« Hunter, dit Caroline en réponse, son prénom vacillant sur sa langue. Comment vas-tu ? »

« Bien. Et toi ? »

« Je tiens le coup. »

« Tu as vu le journal ? »

« Oui. »

« C'est pas une période simple de l'année. »

Toujours aussi bon pour énoncer des évidences.

« Non. » *Même si tu as l'air de bien gérer ça*, pensa-t-elle. Une femme jeune, un fils de deux ans, une toute nouvelle petite fille pour remplacer celle qu'il avait perdue. « Michelle est là ? »

« Je crois qu'elle aide Diana avec la petite. »

Comme en réponse à un signal, des pleurs de bébé frénétiques se firent entendre à travers le combiné. Caroline ferma les yeux en s'efforçant de ne pas visualiser le dernier ajout à la famille de Hunter. « Peggy a appelé. Michelle est censée être à l'hospice. »

« Vraiment ? Je croyais qu'elle y allait cet après-midi. Attends une minute. Micki ! appela Hunter en criant. C'est sûrement un malentendu. »

« Sûrement », répéta Caroline sans conviction.

« Qu'as-tu pensé du dessin ? », demanda Hunter, la prenant par surprise.

Caroline sentit l'air se glacer dans ses poumons, ébahie que son ex-mari puisse rester si pragmatique, comme s'il parlait d'une œuvre abstraite et pas du portrait de leur fille disparue. « Je... C'est... balbutia-t-elle, ses yeux allant de la photographie au dessin. Ils lui ont fait ta mâchoire. »

Hunter émit un son entre le rire et le soupir. « Amusant. Diana a dit la même chose. »

Mon Dieu, pensa Caroline.

Caroline entendit sa fille demander « Qu'est-ce qu'il y a ? » à son père.

« C'est ta mère, dit Hunter, sa voix s'éloignant alors qu'il passait le téléphone à Michelle. Apparemment, tu devrais être à l'hospice. »

« J'y vais cet après-midi », dit Michelle à sa mère, sans aucune trace du ton soufflé qu'elle avait dans la voix sur son répondeur.

« Tu ne peux pas y aller quand tu le décides », dit Caroline.

« Ah bon ? C'est pas comme ça que ça marche ? »

« Michelle... »

« Du calme, m'man. J'ai échangé mon service avec celui d'une autre fille. »

« Eh bien, elle n'est pas venue. »

« Elle viendra. Ne t'inquiète pas. Autre chose ? »

« Tu devrais appeler Peggy pour la prévenir... »

« Merci, je vais le faire. »

« Michelle... »

« Ouais ? »

« Je me disais qu'on pourrait peut-être sortir dîner ce soir... »

« Pas possible. J'ai prévu des trucs avec mon amie Emma. »

« Emma ? répéta Caroline, en essayant de cacher sa déception. Je l'ai déjà rencontrée ? »

« Rien qu'une demi-douzaine de fois. »

« Vraiment ? Je ne me souviens... »

« C'est parce que tu ne te souviens jamais d'aucun de mes amis. »

« Ce n'est pas vrai. »

« Bien sûr que ça l'est. Allez, je dois y aller. On se parle plus tard. »

La ligne fut coupée, le téléphone encore dans la main de Caroline. Elle le laissa tomber sur le lit et le vit disparaître entre les draps blancs défaits. *Bon sang*. Michelle aurait-elle raison ? Sa fille avait toujours eu beaucoup d'amis, bien qu'aucun ne semblât rester dans les parages très longtemps, ce qui compliquait leur identification. Une raison de plus pour culpabiliser.

Elle vérifia l'heure, on s'approchait de huit heures et demie. Elle devait être au lycée dans moins d'une demi-heure. Elle se remit sur pied, déjà épuisée à l'idée de faire face à ses vingt-trois étudiants sans motivation, avachis, leurs yeux vitreux fixés sur elle, leur manque d'intérêt évident et sans équivoque pour le sujet.

Comment pouvaient-ils ne pas aimer les maths ? se demandait-elle. Il y avait dans les mathématiques quelque chose de glorieux, de pur, de vrai. Son père avait été professeur de mathématiques et lui avait transmis sa passion. C'était plus que résoudre des puzzles et trouver des solutions. Dans un monde irrationnel tellement plein d'ambiguïté, tellement fait de hasards, elle pouvait s'immerger dans l'exactitude des mathématiques pour trouver du réconfort dans le fait qu'il n'y avait là aucune place pour l'interprétation ou l'équivoque. Il y avait toujours une seule bonne réponse et sa justesse pouvait être prouvée. Un autre signe, aurait pu dire Michelle, et elle l'avait fait en de nombreuses occasions, que les mathématiques n'avaient rien de commun avec le monde réel.

Caroline retourna dans la salle de bains et finit de se sécher les cheveux. Puis elle enfila la jupe marine et le chemisier blanc en soie qu'elle avait préparés la veille.

« Tu n'as rien d'autre à te mettre ? », avait un jour demandé Michelle.

« Et toi ? », avait contré Caroline en pointant l'uniforme habituel de sa fille, un jean slim et un tee-shirt trop grand. Comme beaucoup de jeunes femmes de sa génération, Michelle suivait avec ferveur les dernières tendances de la mode, les régimes en vogue, les programmes fitness du moment. « Avec modération » était un concept qui lui était aussi étranger que l'algèbre.

OK, se dit Caroline, *c'est l'heure de s'activer*. Elle était déjà en retard. Elle fit une prière silencieuse pour qu'il reste du café dans la salle des professeurs. Elle pouvait supporter bien des choses, mais une journée sans café n'en faisait pas partie.

Le téléphone sonna alors qu'elle se dirigeait vers la porte. La première sonnerie immédiatement suivie de deux plus courtes, signalant un nouvel appel longue distance, probablement la même personne qui avait appelé plus tôt. « Ne réponds pas », dit Caroline, à voix haute cette fois. Mais elle se dirigeait déjà vers la cuisine, attirée par le son comme par un aimant. « Allô ? », dit-elle en décrochant le téléphone au milieu de la quatrième sonnerie.

Le son d'une respiration.

Super, pensa Caroline. Juste ce qu'il me fallait – un pervers. Longue distance, rien de moins. « Je vais raccrocher immédiatement », annonça-t-elle en baissant le téléphone.

« Attendez. »

Elle ramena le téléphone à son oreille. « Vous avez dit quelque chose ? »

Un silence.

« OK, je raccroche, là. »

« Non, s'il vous plaît. »

La voix était celle d'une jeune fille, peut-être une enfant. Il y avait une angoisse, quelque chose d'à la fois étrange et familier qui fit rester Caroline en ligne. « Qui est-ce ? »

Un autre silence.

« Écoutez, je n'ai vraiment pas le temps de... »

« Je suis bien chez Caroline Shipley ? », demanda la fille.

« Oui. »

« Êtes-vous Caroline Shipley ? »

« Oui, qui est-ce ? »

De nouveau un silence.

« Qui est-ce ? répéta Caroline. Que voulez-vous ? Je vais raccrocher... »

« Je m'appelle Lili. »

Caroline parcourut mentalement les listes d'appel des classes de ses étudiants passés et présents en essayant d'associer un visage à ce prénom, mais elle ne trouva rien. Pouvait-il s'agir d'une autre amie de Michelle dont elle n'avait aucun souvenir ?

« Que puis-je faire pour vous, Lili ? »

« Je n'aurais probablement pas dû appeler... »

« Que voulez-vous ? » Pourquoi était-elle encore au téléphone, nom de Dieu ? Pourquoi ne raccrochait-elle pas ?

« Je pense... »

« Oui ? »

« J'ai regardé les portraits sur Internet. (Lili marqua une pause.) Vous savez... de votre fille. »

Caroline baissa la tête. *Et voilà*, se dit-elle. Ça arrivait tous les ans à cette époque. Cinq ans auparavant, un homme avait appelé de Floride, clamant que la fille de ses nouveaux voisins ressemblait étrangement aux portraits récents de Samantha. Caroline avait immédiatement pris un vol pour Miami et raté les trois représentations d'*Oliver Twist* du lycée de Michelle, juste pour voir ses espoirs anéantis. Les soupçons de l'homme s'étaient révélés infondés. L'année suivante, une femme avait signalé Samantha dans la queue d'un Starbucks à Tacoma, État de Washington. Un autre voyage inutile. Et maintenant, avec la diffusion des portraits les plus récents dans les journaux, sur Internet... « Lili... », commença-t-elle.

« C'est juste que... l'interrompit la fille, alors qu'une fois de plus elle sentait ses genoux se dérober et son souffle se glacer dans ses poumons. Je ne crois pas que Lili soit mon nom. (Un autre silence.) Je crois que mon vrai nom est Samantha. Je crois que je suis votre fille. »

Quinze ans plus tôt

– On est bientôt arrivés ? chouina Michelle sur le siège arrière de la Lexus blanche dernier modèle. Elle tira sur sa ceinture de sécurité et mit un coup de pied dans le dos de Caroline.

– Ne fais pas ça, s’il te plaît, ma chérie, dit Caroline sur le siège passager en se tournant vers le visage renfrogné de sa fille de cinq ans.

À côté de Michelle, Samantha dormait paisiblement dans son siège-bébé. Et là, en un regard sur ses enfants, Caroline saisissait un instantané des différences entre ses deux filles : l’une était une collection de clichés sur les enfants turbulents ; l’autre, une parfaite petite Belle au bois dormant. Caroline avait toujours méprisé les parents qui préféraient un de leurs enfants à l’autre – sa propre mère en était un bel exemple –, mais elle devait bien admettre que c’était parfois plus difficile à éviter qu’elle ne l’avait pensé.

– J’en ai marre d’être sur la route.

– Je sais, ma chérie. On est presque arrivés.

– Je veux un jus de fruit.

Caroline regarda son mari, sur le siège conducteur. Il secoua la tête sans quitter la route des yeux. Les épaules de Caroline s’affaissèrent. Elle comprenait que Hunter ne veuille pas prendre le risque de voir du jus de fruits renversé sur les sièges en cuir de sa nouvelle voiture, mais elle savait aussi que ça impliquait vingt minutes supplémentaires de jérémiades et de coups de pied.

– On y est presque, chérie. Tu pourras avoir du jus de fruits dès qu’on y sera.

– J’en veux tout de suite.

– Regarde l’océan, dit Hunter pour essayer de la distraire. Regarde comme c’est...

– Je ne veux pas regarder l’océan. Je veux du jus de fruits.

La voix de Michelle grimpait. Caroline savait qu’elle s’acheminait vers une crise de colère explosive, qui éclaterait en quelques secondes dans des proportions sismiques. Elle regarda une fois de plus Hunter.

– Si on abandonne maintenant... murmura-t-il.

Caroline poussa un long soupir et regarda par la vitre latérale. Elle savait qu’il avait raison, et décida de se concentrer sur la vue spectaculaire de l’océan qui longeait la voie rapide parfaitement entretenue. Peut-être que Michelle suivrait son exemple.

– J’ai soif, dit Michelle, sabordant immédiatement cet espoir.

Puis, une pleine octave plus haute, la voix tremblante, au bord des larmes :

– J’ai soif.

– Tiens bon, ma chérie, dit Hunter, on est presque arrivés à destination.

À destination, c’était Rosarito Beach et le Grand Laguna Resort, un hôtel luxueux avec spa que Hunter avait désigné comme l’endroit idéal pour célébrer leur dixième anniversaire de mariage. Situé entre l’océan Pacifique et les contreforts de la Côte d’Or de Baja, Rosarito se trouvait à moins de cinquante kilomètres de San Diego. La proximité de la frontière américano-mexicaine en faisait une destination touristique de choix pour les Californiens du Sud, leur offrant l’opportunité de visiter un pays étranger et de rencontrer une culture différente sans les inconvénients d’un long voyage.

Près de trente kilomètres d’une route époustouflante au bord de l’océan conduisaient au centre-ville de Rosarito. Un long littoral de plages, six kilomètres de résidences, de magasins de souvenirs et de fabuleux complexes hôteliers. Ils avaient choisi le Grand Laguna plutôt qu’un autre, non seulement parce que son site Internet promettait un cadre romantique et des couchers de soleil à couper le souffle, mais parce qu’en plus il s’enorgueillissait d’avoir un club pour enfants avec des activités tous les après-midi. L’hôtel proposait aussi un service de baby-sitting, ce qui signifiait que Caroline et Hunter pourraient prendre du temps ensemble, ce dont ils avaient bien besoin. Son mari avait été de plus en plus distant ces derniers temps, essentiellement parce que le cabinet juridique au sein duquel il espérait être promu

comme associé venait de fusionner avec une autre société, ce qui renvoyait son plan de carrière aux oubliettes. Caroline savait que c'était une autre des raisons pour lesquelles Hunter avait été si enthousiaste pour Rosarito. Si son travail le réclamait, il pourrait être de retour au bureau en quelques heures.

Le voyage avait plutôt bien commencé. Samantha s'était endormie quasiment dès que la voiture avait quitté l'allée familiale, et Michelle avait été ravie de jouer avec sa nouvelle poupée, Wonder Woman. Malheureusement, après quinze minutes de trajet, une tentative maladroite de faire voler la poupée avait envoyé Wonder Woman s'écraser au sol, où elle avait disparu sous le siège conducteur. Cela avait déclenché la première crise de larmes de l'enfant. Les embouteillages sur l'autoroute inter-États 5, ajoutés à l'attente au poste frontière de San Ysidro à Tijuana, avaient fait des cinquante kilomètres de route un calvaire de quatre-vingt-dix minutes. Caroline se demanda si elle n'aurait pas dû écouter Hunter quand il avait suggéré de laisser les filles à la maison pour la semaine. Mais ça aurait impliqué qu'elle les confie à sa mère, ce qu'elle ne ferait jamais. Sa mère avait fait suffisamment de dégâts avec ses propres enfants.

Caroline pensa à son frère, Steve, de deux ans son cadet, un homme séduisant aux cheveux blond cendré, au sourire ravageur et aux yeux noisette pailletés d'or. Son charme évident en avait fait la joie et la fierté de sa mère. Mais ce qu'il avait en charme lui manquait en ambition, et il avait passé la plus grande partie de sa vie d'adulte à changer de métier plus souvent qu'un serpent change de peau. Un an plus tôt, il s'était mis à l'immobilier et, à la surprise générale – à part évidemment celle de sa mère, aux yeux de qui il ne pouvait faire d'erreurs –, il semblait bien réussir. Il avait peut-être fini par trouver sa voie.

– J'ai soooooiff, gémit Michelle, comme si le mot allait s'étirer pour toujours.

– Ma chérie, s'il te plaît. Tu vas réveiller le bébé.

– Ce n'est pas un bébé.

– Elle dort...

– Et j'ai soif.

– OK, ça suffit, lâcha Hunter. (Il se tourna vers l'arrière et agita son index en l'air.) Tu écoutes ta mère, et tu arrêtes ces bêtises immédiatement.

Michelle répondit aussitôt par une crise d'hystérie brutale. Ses cris remplirent l'habitacle de la voiture, rebondissant sur les vitres teintées jusqu'à réveiller Samantha.

Deux enfants hurlaient désormais.

– Tu penses toujours que c'était une bonne idée, les enfants ? demanda Hunter en souriant. Peut-être que ton frère a fait le bon choix.

Caroline ne dit rien. Hunter savait très bien que son frère et sa femme Becky essayaient sans succès depuis des années de fonder une famille. Leur échec sur ce plan était une source intarissable de tensions entre eux. Une situation que la mère de Caroline prenait grand soin d'exploiter en reprochant régulièrement à Becky de ne pas lui offrir des petits-enfants supplémentaires, ce qui causait des frictions inutiles entre sa fille et sa belle-fille.

Diviser pour mieux régner, pensa Caroline. Des mots qui définissaient la vie de sa mère. Les choses ne changeaient jamais vraiment.

– Encore combien de temps ? demanda Caroline.

– On devrait bientôt arriver. Accroche-toi.

Caroline appuya son front contre la vitre et ferma les yeux, les cris de sa fille lui transperçaient les oreilles comme une sirène hurlante. Un début de vacances qui n'était guère de bon augure. *Eh bien*, pensa-t-elle, *ça ne peut que s'arranger*.

Ils étaient là à attendre.

Caroline pensa d'abord qu'elle s'était endormie durant les quelques minutes où elle avait fermé les yeux avant d'arriver au magnifique Grand Laguna Resort Hotel, et qu'elle rêvait. Mais après s'être redressée sur son siège et avoir baissé sa vitre, elle réalisa que ce qu'elle voyait était en fait bien réel. Qu'il y avait vraiment six personnes devant l'entrée principale de l'hôtel qui faisaient de grands gestes vers elle en riant, leurs visages familiers ravis, pleins d'autosatisfaction.

– Que se passe-t-il ? demanda-t-elle à Hunter alors qu'un groom en uniforme blanc et or impeccable s'approchait pour ouvrir la portière de la voiture.

– Bienvenue au Grand Laguna, dit le groom, la voix quasiment noyée sous le chœur de « Surprise ! » qui lui tombait dessus.

– Joyeux anniversaire de mariage, dit Hunter, son sourire s'étirant jusqu'à ses doux yeux bruns.

Il se pencha pour l'embrasser.

– Je ne comprends pas.

Il l'embrassa de nouveau.

– Je me suis dit que tu aimerais peut-être que la famille et les amis soient là pour fêter notre anniversaire.

– Hé, vous deux ! appela Steve, le frère de Caroline. Trouvez-vous une chambre, nom de Dieu !

– Bonne idée, dit Hunter en riant alors qu'il sortait de la voiture.

Il fut tout de suite entouré par les trois hommes qui les attendaient.

– N'est-ce pas l'endroit le plus magnifique qu'on ait jamais vu ? demanda Becky, la femme de Steve, en s'avancant.

Caroline s'extirpa du siège de la voiture et jeta un rapide coup d'œil au bâtiment de dix étages. De couleur corail, en forme de fer à cheval, il était entouré du bleu du ciel et de palmiers. Elle devait bien admettre que tout était aussi magnifique qu'elle avait été amenée à l'espérer.

– Tu as l'air un peu dépassée, murmura son amie Peggy qui arrivait à côté d'elle pour l'enlacer. Ses boucles brunes chatouillèrent le nez de Caroline. À peu près 1,67 mètre chacune pour cinquante-huit kilos, les deux femmes s'accordaient agréablement.

– Je suis sidérée. (Caroline se tourna vers son mari.) Comment as-tu organisé tout ça ?

– Plains-toi auprès de ton frère. C'est son idée.

– On ne pouvait pas vous laisser fêter dix ans de béatitude conjugale sans nous, dit Steve en riant.

Caroline regardait les visages souriants l'un après l'autre : son frère et sa femme ; ses vieux amis Peggy et Fletcher Banack ; ses amis plus récents, Jerrod et Brume Bolton. La vérité, c'était qu'elle avait espéré avoir son mari pour elle toute seule pour la semaine. Ça faisait bien longtemps qu'ils n'avaient pas eu le luxe d'un dîner en tête à tête, du temps pour se détendre et se relaxer en toute intimité, se reconnecter l'un avec l'autre. Mais devant le plaisir du groupe aussi contagieux qu'évident, les réserves de Caroline s'envolèrent vite.

– Maman, maman, sors-moi de là.

– J'arrive, ma chérie.

– Si tu permets...

Peggy ouvrit la porte arrière et sortit Michelle de la voiture.

– Ouah. Tu deviens vraiment une grande fille.

– Je veux un jus de fruits, dit Michelle.

Becky avait déjà fait le tour de la voiture pour sortir Samantha de son siège et berçait la petite fille en lui couvrant la tête de baisers.

– Coucou, jolie fille de deux ans. Comment va mon magnifique petit ange ?

– Elle n'est pas magnifique et ce n'est pas un ange, protesta Michelle.

Samantha tendit les bras vers Caroline.

– Oh, tu ne peux pas rester dans les bras de tatie quelques minutes ?

À contrecœur, Becky déposa Samantha dans les bras de sa mère et recula, replaçant ses courts cheveux bruns derrière son oreille. Caroline trouva qu'elle avait l'air fatigué malgré son sourire, et se demanda si elle et son frère s'étaient encore disputés.

– Qu'est-ce qui vous a pris si longtemps ? demanda Brume alors que le groom sortait les bagages du coffre. Ça fait plus d'une heure qu'on vous attend. Je fonds carrément sous la chaleur.

– Eh bien, fondante ou pas, tu es superbe.

Brume sourit, un large sourire qui découvrait juste assez de dents impeccables, et lança ses cheveux blonds ondulés par-dessus l'épaule gauche de son caftan à motifs fleuris. Elle avait les yeux bleus, un rouge à lèvres rouge, des bras nus fermes et bronzés. Ancien mannequin, elle aurait été sublime même sans la tonne de maquillage qu'elle portait tout le temps. Caroline s'étonna, et ce n'était pas la première fois, que Brume ait choisi un homme aussi quelconque que Jerrod. Plus petit que sa femme de plusieurs centimètres, et l'air d'avoir dix ans de plus que son âge, ce quadra était aussi ordinaire que Brume était sublime. Ils formaient un couple intéressant.

Le groupe s'approcha des grandes portes vitrées qui s'ouvraient sur l'entrée climatisée pleine de fleurs. Samantha était joyeuse, bien calée dans les bras de sa mère pendant que Michelle s'accrochait à sa cuisse gauche, tirant si fort sur son chemisier blanc que Caroline craignait qu'il ne se déchire.

– Vous êtes tous descendus ensemble ? demanda-t-elle.

– Steve et Becky sont venus avec leur voiture, expliqua Peggy. Nous sommes venus avec Brume et Jerrod.

– Tu t'appelles Brume ? demanda Michelle.

Brume rit en secouant sa crinière blonde.

– C'est bien ça. Ma mère était très théâtrale. Et probablement un peu dépressive, si on y réfléchit.

– Je trouve que c'est un nom idiot, dit Michelle.

– Michelle, la rappela à l'ordre Caroline alors qu'elles approchaient du bureau de réception. Ne sois pas aussi impolie.

– J'ai envie de faire pipi, annonça l'enfant.

– Merde ! dit Hunter.

– Maman, dit Michelle. Papa a dit un gros mot.

Caroline parcourut du regard le hall d'entrée de style espagnol et la cour intérieure enchâssée entre les deux énormes ailes de l'hôtel.

– Attends d'avoir fait le tour. Il y a une immense piscine, et le plus ravissant des restaurants en plein air. Plus une piscine pour les enfants et, bien sûr, l'océan...

Becky tendit ses mains en direction de la plage.

– Et les chambres sont tellement belles ! ajouta Peggy.

– Sommes-nous tous au même étage ?

Brume se moqua.

– Même pas dans la même aile. Vous êtes de ce côté-là.

Elle tendit la main vers la droite.

– Nous autres, tout au bout là-bas.

Elle pivota sur sa gauche.

– Maman, j'ai envie de faire pipi.

– Je sais, mon cœur. Tu peux te retenir encore quelques minutes ?

– N'oublie pas d'inscrire Michelle au club enfants, dit Steve avec insistance.

– C'est quoi, un club enfants ? demanda Michelle.

– Oh, tu vas tellement t'amuser ! dit Becky avec enthousiasme.

Tous les après-midi, tu vas faire des ateliers créatifs, du dessin, des chasses au trésor, ou aller à la pêche aux crabes.

– Je ne veux pas aller à la pêche aux crabes.

– Eh bien, tu pourras nager ou construire des châteaux de sable ou jouer avec les autres enfants...

– Je ne veux pas jouer avec les autres enfants. Je veux jouer avec maman.

– Ne t'inquiète pas ma chérie dit Caroline. On va avoir beaucoup de temps pour jouer.

– Samantha va aussi aller au club enfants ? demanda Michelle.

– Non, ma chérie, elle est trop petite.

– Elle n'est pas petite. Elle est grande.

– Eh bien, on en reparlera plus tard, dit Hunter alors que la réceptionniste lui tendait les cartes d'accès à leur chambre.

– Suite 612, dit la jeune femme aux yeux sombres et pétillants.

– Oh ! vous avez une suite, dit Becky, une pointe d'envie dans la voix. J'ai hâte de la voir.

– Merci de nous donner l'impression d'être des minables, blagua Fletcher en direction de Hunter, alors que tout le monde se dirigeait vers l'ascenseur.

– Il y a trop de monde, se plaignit bruyamment Michelle.

Caroline ne put s'empêcher de sourire. Elle pensait la même chose.

Le générique de *Star Wars* sortit de la poche de quelqu'un pour emplir le petit habitacle.

– Dites-moi que c'est une blague, dit Becky en levant les yeux au ciel alors que Steve sortait son téléphone portable de sa poche. Encore ?

– Bonjour mère, dit Steve qui tenait le téléphone contre son oreille d'une main et levait l'autre comme pour dire « Qu'est-ce que j'y peux ? »

– Elle a appelé il y a à peine une heure, déclara Becky au groupe.

– Oui, ils viennent d'arriver. Tu voulais parler à Caroline ? Non ? OK. Oui, je suis sûr qu'elle t'appellera un peu plus tard.

Il regarda Caroline pour qu'elle confirme. Caroline lui lança un regard qui disait « merci beaucoup ».

– Quoi ? Oui, je sais que c'est dangereux. Crois-moi, je ne compte pas faire de parachute ascensionnel.

– Béni soit son petit cœur de pierre, dit Becky. Cette femme ne s'arrête jamais.

– Non. Je n'ai pas l'intention non plus de faire une promenade à cheval sur la plage. On ne sait jamais ce que ces chevaux ont bu. Non, je ne me moque pas de toi, je comprends tout à

fait que tu t'inquiètes. Ouais, OK. On se reparle plus tard. Je t'aime aussi. Bye.

Steve remit le téléphone dans sa poche.

– Que veux-tu que je te dise ? dit-il en riant. Elle s'inquiète pour son petit garçon.

– Mamie Mary a un cœur de pierre ? demanda Michelle.

– Non, mon cœur, dit Caroline. Bien sûr que non.

– Il faudra attendre l'autopsie pour en être complètement sûr, dit Hunter.

– Tu plaisantes ? railla Becky. Cette femme nous enterrera tous.

– Sympa comme discussion, les amis, dit Steve. C'est de notre mère, à Caroline et moi, que vous parlez. Un peu de respect.

On entendit le petit reniflement moqueur de Becky dans l'ascenseur.

– J'espérais mieux que ça, dit-il.

– Cinquième étage, annonça Fletcher au grand soulagement de Becky. Tout le monde descend.

– Alors, qu'est-ce que tu en penses ? demanda Hunter à Caroline quand tout le monde eut quitté leur suite double.

Samantha dans ses bras, Caroline traversa le salon meublé avec goût jusqu'à la fenêtre qui surplombait la cour intérieure. Elle regarda le restaurant de plein air juste en dessous. Des parasols rouge vif flottaient au-dessus de tables dressées de nappes blanches, entourées d'érythrine et d'arbustes à fleurs blanches. L'énorme piscine en haricot entourée de transats à rayures rouges et blanches se trouvait sur le côté. Tout n'était littéralement qu'à quelques pas. *Le monde à portée de main*, pensa Caroline. Elle se tourna vers son mari pour apprécier les murs jaune pâle de la chambre, le velours rouge du canapé et le fauteuil rouge et or.

– C'est magnifique. Tout. Tu as fait ça très bien.

Elle fit le tour de la table basse en bois sombre pour se lover dans ses bras.

– Tu as été vraiment surprise, ou tu as fait semblant ?

– Tu plaisantes ? J'étais en état de choc.

– Ah oui ? Eh bien j'ai peut-être plus d'un tour dans mon sac, madame Shipley.

Il lui mordilla l'oreille.

– Maman, appela Michelle depuis les toilettes. Maman, j'ai fini. Viens m'essuyer.

Caroline appuya la tête contre l'épaule de son mari.

– Elle n'est pas assez grande pour faire ça toute seule ? demanda Hunter pendant que Caroline lui passait Samantha et se dirigeait vers les toilettes.

– Alors, qu'est-ce que tu en penses ? demanda Caroline à sa fille en répétant la question que lui avait posée Hunter quelques minutes auparavant.

Elle accompagna Michelle dans la chambre d'enfants décorée en jaune et blanc. Il y avait contre le mur un lit à une place recouvert d'un jeté aux motifs rouge vif, blanc et or, séparé par une fenêtre d'un lit à barreaux plus petit au couvre-lit identique, contre le mur opposé.

– J'aime pas.

Pourquoi ne suis-je pas surprise ? se demanda Caroline.

– Qu'est-ce que tu n'aimes pas, ma chérie ?

– Je veux une chambre pour moi toute seule.

– Allez, ça va être sympa de partager la chambre avec ta sœur.

– Je veux dormir dans ta chambre.

Le téléphone sonna. *Dieu merci !* pensa Caroline, ravie de l'interruption. Même parler à sa mère serait préférable à ça.

– C'était Brume, dit Hunter, dont la tête surgit dans la chambre quelques secondes plus tard. Elle a réservé au restaurant extérieur pour vingt heures.

– En espérant qu'on puisse trouver une baby-sitter.

– C'est déjà fait.

Caroline regarda le bébé souriant dans les bras de son mari, la petite fille boudeuse à côté d'elle, puis de nouveau Hunter.

– Mon héros, dit-elle.

Aujourd'hui

Je crois que mon vrai nom est Samantha. Je crois que je suis votre fille.

Les mots percutaient le crâne de Caroline comme un marteau. Elle sentait son cerveau vaciller, un liquide épais couler dans l'espace derrière ses yeux. La pression augmenta jusqu'à ce qu'il ne puisse plus être retenu et se déverse sur ses joues sous forme de larmes. « Ce n'est pas drôle, murmura-t-elle dans l'appareil, tout son corps se mettant à trembler. Vous n'avez pas le droit de me faire ça. »

« Je suis vraiment désolée, dit la fille à l'autre bout de la ligne. Je sais de quoi ça doit avoir l'air. »

Caroline s'accrocha au combiné comme si, ce faisant, elle pouvait s'empêcher de chuter.

« Vous n'avez aucune idée de ce dont ça a l'air. »

« Ça doit vous sembler gentiment barré. »

« C'est très loin d'être gentil et bien pire que barré, dit Caroline, étonnée du son de sa propre voix, de sa capacité à formuler des phrases cohérentes. C'est vicieux. Et c'est cruel. »

« Je suis désolée. Ce n'était pas mon intention. »

« Quelle est votre intention ? »

« Je n'en sais rien. Je ne suis pas sûre. J'ai juste pensé que... »

« Vous n'avez pas pensé. »

Caroline était en colère maintenant. Comment cette fille, cette étrangère, cette Lili, osait-elle prétendre au nom de sa fille, à son identité ?

« J'ai vu les photos. Je ne savais pas quoi faire. »

« Mais qui êtes-vous, nom de Dieu ? »

« Je vous l'ai dit. »

« Vous êtes journaliste, c'est ça ? »

« Non. Je vous le jure. »

« Alors, pourquoi faites-vous ça ? »

« Parce que je pense... »

« Vous pensez être ma fille ? »

« Oui. »

« Parce que vous ressemblez à des croquis publiés sur le Net », dit Caroline. Sa voix s'étrangla, comme si ses cordes vocales avaient été écrasées par un semi-remorque.

« En partie. »

« En partie ? », répéta Caroline.

« Il y a plus. »

« Quoi de plus ? »

« Juste... tout un tas d'autres choses. »

« Quelles choses ? »

Une courte pause.

« Eh bien, pour commencer, nous avons le même âge. »

Caroline répondit avec un trait de sarcasme. « Beaucoup de filles ont dix-sept ans. Quand avez-vous votre anniversaire ? »

« Prétendument le 12 août. »

« Samantha est née en octobre. »

« Je sais, mais... »

« Mais quoi ? »

« Est-ce qu'un certificat de naissance ne peut pas être falsifié ? »

« Vous croyez que quelqu'un a falsifié votre certificat de naissance ? »

« Peut-être. Je veux dire, c'est possible. »

« Possible, mais peu probable. Qu'est-ce que vous avez d'autre ? »

Une nouvelle pause, plus longue cette fois-ci.

« On a beaucoup déménagé quand j'étais petite. »

« Et donc ? »

« D'une ville à l'autre, d'un pays à l'autre, continua la fille malgré l'impatience croissante de Caroline. Tout le temps en train de faire des cartons et de repartir. Jamais trop longtemps au même endroit. »

« Qui, on ? »

« Mes parents et mes frères. »

« Donc, vous avez des parents. »

« Mon père est mort l'an dernier. »

« Mais votre mère est toujours en vie. »

« Oui. »

« Avez-vous été adoptée ? »

« Elle dit que non. »

« Vous ne la croyez pas ? »

« Non. »

« Pourquoi pas ? Êtes-vous tombée sur des documents cachés au grenier ? Quelqu'un d'autre dans la famille a-t-il sous-entendu que vous aviez peut-être été adoptée ? »

« Non. »

« Alors, pourquoi croyez-vous que c'est le cas ? », demanda Caroline en s'efforçant d'éviter de se poser elle-même une question plus pertinente, à savoir pourquoi elle était toujours en ligne ? Pourquoi continuait-elle à parler à cette fille, cette *Lili*, qui était au mieux en plein délire, au pire complètement dérangée. Pourquoi ne se contentait-elle pas de raccrocher ?

« Je ne ressemble pas du tout à mes frères ni à mes parents. »

« Beaucoup d'enfants ne ressemblent pas à leurs parents ou à leurs frères et sœurs. »

« Il n'y a pas que ça. »

« Quoi d'autre ? »

« J'ai été scolarisée à domicile, tenue à l'écart des autres enfants. »

« Beaucoup d'enfants sont scolarisés à domicile de nos jours. Ça n'implique rien de suspect. Et ça a du sens dans votre cas, si vous déménagez aussi souvent que vous le dites. »

« C'est juste que je suis tellement différente d'eux. Pas seulement physiquement, mais ce que je suis, ce pour quoi je suis bonne, comment je me sens par rapport à... je ne sais pas, *tout*. C'est comme s'ils étaient d'une planète et moi d'une autre. Je ne me suis simplement jamais sentie à ma place. »

Caroline faillit rire. Elle s'appuya au comptoir de la cuisine et se frotta l'arête du nez de sa main libre.

« Vous vous rendez compte que vous décrivez à peu près tous les adolescents américains ? »

« C'est possible. »

« Qu'en dit votre mère ? »

« De quoi ? »

« De *quoi* ? répéta Caroline incrédule. De tout ce que vous venez juste de me dire. » Il y eut un moment de silence. Il flotta au-dessus de la tête de Caroline comme une hache. « Elle n'en sait rien, n'est-ce pas ? »

Un long silence.

Bien entendu, la fille n'avait pas fait part de ses soupçons à sa mère. Ou de son intention d'appeler Caroline. Toute cette idée était tellement tordue, tellement farfelue, tellement ridicule.

Et pourtant si séduisante, si rassurante, si merveilleuse.

Sa fille, vivante. Au téléphone. Après toutes ces années.

Était-ce possible ? Cela pouvait-il être possible ?

Non, ça ne se pouvait pas. Le seul fait de se poser la question faisait d'elle quelqu'un d'aussi bercé d'illusions que la fille au bout du fil.

« Écoutez, dit Caroline vigoureusement. Je dois y aller. Je suis déjà en retard au travail. »

« Non. S'il vous plaît. Ne raccrochez pas. »

« Écoutez, *Lili*, dit-elle en essayant de garder le contrôle de ses émotions, la voix aussi douce que possible. Je vais vous laisser le bénéfice du doute. Je vais partir du principe que vous êtes une jeune fille très seule et très sensible à qui son père manque beaucoup et dont elle a du mal à surmonter le décès. Votre imagination est en surcharge. Mais regardons les choses avec réalisme. Le simple fait que vous ressemblez plus à des portraits sur le Net qu'à votre famille ne veut pas dire... »

« Nous n'avons jamais eu d'ordinateur à la maison », l'interrompit la fille.

« Je ne comprends pas. Qu'est-ce que ça a à voir avec tout le reste ? » demanda Caroline, bien qu'elle trouvât cela étrange. Qui n'avait pas d'ordinateur chez soi, tout particulièrement si les enfants étaient scolarisés à domicile ? « Je suis sûre que vos parents avaient leurs raisons... »

« Ils disaient qu'ils n'étaient pas de ces familles qui laisseraient la technologie gâcher leur vie, que les jeunes passaient trop de temps sur Facebook et à regarder de la pornographie... »

« Là, on y est. Attendez, dit Caroline, bondissant sur une incohérence avec l'habileté d'un oiseau attrapant un ver. Vous m'avez dit juste avant que vous aviez vu les portraits sur Internet. Si vous n'avez pas d'ordinateur... »